

des différences dans l' " Organon " », *Revue philosophique*, 2/1993, p. 147-177. Si tel est le problème de la différence, la question que l'on devrait se poser est la suivante : quelle est cette évolution ou ce moment philosophique qui a fini par fixer la différence au genre ?

b) Le fait que l'A. n'a eu accès qu'aux œuvres philosophiques arabes traduites en langues européennes a éclipsé toute l'étendue de la *translatio studiorum* telle qu'elle a opéré en terre d'Islam. Ainsi Fārābī ne brille pas que par sa tentative de concilier Platon et Aristote ou par *De intellectu et intellecto*; le *K. al-ḥurūf* (§ 24-36, éd. Mahdi) développe un point de vue sur l'abstraction et sur la dénomination qui n'est pas étrangère au problème des universaux et auquel Averroès ne restera pas indifférent.

Cela n'enlève rien à la valeur de ce livre et on ne saurait trop insister sur l'importance d'un tel travail qui parvient à faire la synthèse de champs d'études qui, jusque-là, avaient été seulement l'objet de monographies sans aucun lien entre elles.

Aziz HILAL

(CERMAM — Université Michel de Montaigne (Bordeaux 3))

Joaquín LOMBA FUENTES, *Ibn Paqūda. Los deberes de los corazones*. Fundación Universitaria Española (Colección « Clásicos olvidados », 14), Madrid, 1994. 24 × 17,5 cm, LXIII + 346 p.

Introduction, traduction en espagnol, notes et index de noms et index de citations, avec préface du philosophe José Luis Lopez Aranguren, de l'ouvrage *Kitāb al-hidāya ilā farā'id al-qulūb* (« Livre de la direction des devoirs des cœurs », selon la traduction de Lomba), écrit en arabe par le juif — très probablement d'origine aragonaise — Bahya Bār Yōsef ben Paqūda al-Saraqustī, et traduit en hébreu, un siècle plus tard, par Yehūdah ibn Tibbon, entre 1161 et 1180, sous le titre de *Hobōt ha-lebabōt*. C'est un classique de la littérature religieuse juive du Moyen Âge, qui n'a jamais posé de problèmes dans la communauté juive et qui a été traduit, depuis le début du xvii<sup>e</sup> siècle, en un très grand nombre de langues de la diaspora juive et de la culture en général.

En espagnol, on n'avait que la version de Tsaddik ben Yōsef Formone, publiée en 1610 à Amsterdam et en 1713 à Venise, rareté bibliographique pratiquement inconnue, et des traductions modernes très fragmentaires (J.M. Millás Vallicrosa en 1940, C. Ramón Gil en 1952 et J. Lomba lui-même en 1987). Ibn Paqūda n'était évidemment pas un inconnu dans la culture espagnole : le travail en français de Georges Vajda avait été traduit en espagnol par J.M. Solá-Solé, avec des ajouts de l'auteur (*La teología ascética de Bahya Ibn Paqūda*, Madrid-Barcelone, 1950). En français, il faut mentionner la traduction et belle étude introductive d'A. Chouraki, en 1950, avec préface de Jacques Maritain (traduites plus récemment en italien par E. da Rosa, Milan, 1988). C'était, donc, un ouvrage classique à faire connaître dans le domaine de la langue espagnole Ce qu'a fait, et fort bien, le professeur Lomba.

Joaquín Lomba, de l'université de Saragosse, historien de la philosophie et sémitisant (arabe et hébreu), est actuellement un des rares spécialistes espagnols en philosophie arabe et juive médiévales (avec le professeur émérite Miguel Cruz Hernández, de l'université autonome de Madrid, et les bien plus jeunes professeurs de l'université Complutense de Madrid : Rafael Ramón Guerrero, Emilio Tornero et Josep Puig, qui ont initié de nouvelles collections d'éditions [coll. « Corpus Commentariorum Averrois in Aristotelem », 3 vol.], de traductions et d'études [coll. « Pensamiento Islamico », 4 vol.], au Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Madrid). Puisqu'il enseigne dans sa ville natale de Saragosse, en Aragon, J. Lomba a publié de bonnes monographies de philosophes Arabes aragonais (spécialement son *Avempace*, Zaragoza, 1989, et sa traduction du *Kitāb iṣlāḥ al-aḥlāq*, sous le titre *La corrección de los caracteres de Ibn Gabirol*, Z., 1990, qu'il faut considérer comme un précédent méthodologique du livre sur Ibn Paqūda, de 1994), les Actes de congrès qu'il avait organisés (*Actas del 1º congreso nacional de filosofía medieval*, Z. 1992, et du II<sup>e</sup> congrès national espagnol de 1993, sous presse) et, surtout, deux excellentes synthèses, où l'érudition et la réflexion en profondeur font bon ménage : *La filosofía judia en Zaragoza* (Z., 1988) et *La filosofía islámica en Zaragoza* (Z., 1987, 2<sup>e</sup> éd. 1991)<sup>43</sup>. Il a mis en place et dirige actuellement la revue espagnole d'histoire de la philosophie médiévale, *Revista Española de Filosofía Medieval* (3<sup>e</sup> vol., Zaragoza, 1995). Ses études monographiques et ses traductions sont nombreuses et soignées, dont la dernière en date : « Ibn Bāyā (Avempace) « Sobre el fin del hombre », *Homenaje-Homenatge a María Jesús Rubiera Mata, Sharq Al-Andalus. Estudios Arabes*, Alicante, 10-11, 1993-1994, 469-482.

La traduction de l'ouvrage d'Ibn Paqūda est, donc, pour le professeur aragonais, une occasion de faire connaître, en dehors du cercle fort réduit des spécialistes, un des maîtres spirituels du judaïsme médiéval. Dans la bonne quarantaine de pages de l'introduction, il présente l'auteur (dont on ne connaît pratiquement rien de la vie, sauf qu'il fut *dayyān* ou juge de sa communauté, qu'il possédait une vaste culture et qu'il écrivit ce livre entre 1080 et 1090, seul ouvrage qu'on peut lui attribuer avec certitude), la société et la culture arabes de la Saraquṣṭa islamique au XI<sup>e</sup> siècle, et la littérature éthique où s'insère « Les devoirs des cœurs » (éthique rationnelle et non pas seulement religieuse, comme le voulait la tradition juive de l'époque, malgré le précédent de Saadia Gaon). Les courants de pensée de l'époque, à Saragosse, mis en valeur par J. Lomba, permettent de mieux comprendre ce texte, qui a des parallèles chez d'autres auteurs de la région, élevés dans le même creuset de pensée : le musulman Ibn Bāḡḡa, le juif Ibn Gabirol ou le juif christianisé Moshé Sephardi (Petrus Alphonsi). La présentation des sources, du sens et des grands sujets de l'ouvrage est, aussi, une réflexion sur les courants de pensée qui parcouraient le monde islamique et juif médiéval à la recherche d'un équilibre entre la raison et la spiritualité religieuse. Le principe selon lequel « les devoirs des cœurs sont basés sur la raison » (Ibn Paqūda) est, selon Lomba, le fondement de la réflexion de cet auteur et la clef des divers aspects de sa riche pensée, qu'il développe de façon claire et profonde.

43. Cf. *Bulletin critique*, n° 7 (1990), p. 91-93.

La traduction est faite à partir de l'édition critique du texte arabe, réalisée par A.S. Yahuda (Leiden, 1912). Elle est claire et exacte, en un excellent espagnol, avec des dettes évidentes et tout à fait normales à ses prédécesseurs dans d'autres langues. Les notes ne sont nullement abondantes; il s'agit surtout de variantes textuelles, ou de divergences avec la traduction hébraïque d'Ibn Tibbon, avec quelques légers commentaires. Le texte méritait bien plus de commentaires, mais les exigences des éditeurs étaient sûrement impérieuses pour limiter le volume de ce déjà imposant ouvrage.

Mikel de EPALZA  
(Université d'Alicante, Espagne)

### III. HISTOIRE, ANTHROPOLOGIE

*L'Arabie avant l'Islam*, sous la direction de Sergio NOJA. Préface de Mounir Arbach, Introduction de Francesco Gabrieli. Aix-en-Provence (Édisud), 1994. 1 vol. 23,5 × 30,5 cm, 272 p., 163 ill.

L'ouvrage recensé est la traduction française de *I primi Arabi* (« Les premiers Arabes »), Milan, 1994 (editoriale Jaca Book). Le titre français ne rend pas exactement l'italien puisque, dans l'antiquité comme aujourd'hui, « Arabes » et « Arabie » ne sont pas deux concepts superposables. Avant l'Islam, les populations de l'Arabie peuvent être classées en deux ensembles : un premier, composé de non-arabophones — les Sudarabiques — et établi dans l'angle sud-ouest de la Péninsule (dont il subsiste de nos jours des populations-témoins au Yémen et en Oman); un second rassemblant les groupes qui parlent des langues plus au moins proches de l'arabe coranique et peuvent être appelés « Arabes ». Par ailleurs, les Arabes ne sont pas confinés dans la péninsule Arabique : avant l'ère chrétienne, ils sont mentionnés dans le désert de Syrie, dans le Sinaï, dans la haute Mésopotamie, en Transjordanie et au Liban.

Qu'on retienne l'une ou l'autre version, Sergio Noja a choisi un titre ambitieux pour ce recueil de huit contributions rédigées par six chercheurs, cinq italiens et un russe. Les huit chapitres s'intitulent « Préhistoire et protohistoire » (Giovanni Garbini, p. 11-18); « L'Arabie sédentaire et nomade » (Sergio Noja, p. 19-92); « Nabatéens et Palmyréniens » (Valentina Colombo, p. 93-110); « L'Arabie méridionale » (Giovanni Garbini, p. 111-166); « Les communautés juives en Arabie (Bruno Chiesa, p. 167-197); « Les Arabes chrétiens » (Gabriele Crespi, p. 199-210); « L'économie de l'Arabie préislamique » (Michaïl B. Piotrovski, p. 211-239) et « Les écritures d'Arabie » (Sergio Noja, p. 241-266). La « bibliographie de référence » (p. 267-280) donne pour chaque chapitre les titres les plus importants.

Cette table des matières montre que le titre italien (« Les premiers Arabes ») a été choisi afin d'inclure un chapitre relatif aux Palmyréniens (dont la capitale était Palmyre, dans le désert de Syrie à l'est de Ḥimṣ) et aux Nabatéens (dont le territoire s'étendait du Ḥawrān, en Syrie méridionale, à Madā'in Ṣāliḥ, dans le Nord du Ḥiğāz, et qui avaient leur capitale à Pétra, dans le Sud de la Transjordanie), parce qu'ils ont laissé des vestiges particulièrement spectaculaires. Mais les Nabatéens, dont la langue d'usage était l'araméen, et les Palmyréniens, pour qui c'étaient l'araméen et le grec, parlaient-ils l'arabe, étaient-ils des Arabes? Valentina Colombo pose à juste titre la question (p. 100-101) et répond de manière nuancée. De fait, il semblerait, comme l'a récemment développé Michael Macdonald dans une communication aux Troisièmes rencontres sabéennes d'Aix-en-Provence, que les Nabatéens étaient en majeure partie araméophones et que la composante de langue arabe était confinée dans le Sinaï et au sud de Pétra. Leur insertion dans un ouvrage consacré aux Arabes ne va donc pas de soi.